

## **Marc 14.1-11**

### *prédication- étude*

---

Nous voici de nouveau à l'écoute de la Parole de Dieu ; puissions-nous vraiment l'entendre, la comprendre telle qu'elle est réellement, la laisser parler à notre cœur afin qu'elle agisse en nous, nous transforme, réforme notre pratique...

Nous en arrivons aux textes qui relatent derniers jours, voire aux dernières heures de Jésus sur terre.

### Lecture Marc 14.1-11

Quels contrastes ! Dans ces quelques versets nous voyons les plus belles choses et aussi les plus laides dont est capable l'être humain. Les vilénies – que dis-je les horreurs – sont celles de ces ecclésiastiques, les grands prêtres, les principaux sacrificateurs et les spécialistes du Livre, les scribes : ils cherchent à mettre leur plan au point pour tuer Jésus, le juste. L'horreur c'est aussi le comportement de Judas, *l'un des douze* qui prend l'initiative de la trahison : il va trouver les ennemis de Jésus et il conclut un marché avec eux : il leur vend Jésus. Le plus beau, le sublime, nous le voyons chez cette femme qui sacrifie ce qu'elle a de plus précieux. Nous verrons surtout ce qui la concerne, nous appuyant aussi sur le texte parallèle de Jean 12.1-8.

### 1. Le geste de cette femme

Je vous fais remarquer que Jésus lui-même qualifie le geste et il dit que ce geste est beau. Colombe (à la fin du v. 6) : *Elle a fait une bonne action à mon égard*. Dite en ces termes, nous pouvons comprendre que cette action est moralement bonne. Effectivement elle l'était. Mais, d'après le grec, nous pourrions tout autant comprendre que Jésus relève la beauté de son geste : *Elle a fait un beau geste, une belle action à mon égard*. Qu'a-t-elle fait ? Que s'est-il passé ?

Nous sommes à moins de 48 heures de la mise à mort de Jésus sur la Croix. L'étau se resserre autour de Jésus. (Les controverses avec les Juifs étaient terminées et Jésus avait aussi mis le point final à ses avertissements adressés spécialement à ses disciples au sujet des temps de la fin.) A la fin de cet enseignement, Jésus se rend à Béthanie, à 3 km à l'Est de Jérusalem, de l'autre côté du mont des Oliviers. C'est là qu'était son pied à terre pendant cette dernière semaine de sa vie. Marc présente Jésus à table (v. 3). *Là, on lui fit un souper* (affirme le texte parallèle de Jean, Jn 12.2). Et ce souper était une fête ! Cela se passait dans la maison d'un certain Simon que Jésus avait guéri de sa lèpre. Dans cette bourgade de Béthanie habitait aussi Lazare et ses sœurs. Bien que la fête n'avait pas lieu dans cette famille, ses membres étaient présents. Le texte de Jean précise que Lazare était parmi les convives, que *Marthe servait*, selon son habitude. Il précise aussi que la femme au centre de notre récit n'était autre que Marie, elle qui – en une autre circonstance – *se tenait aux pieds de Jésus et écoutait sa Parole...*

Ce soir-là, Marie s'est distinguée. Pendant le souper, elle est venue dans la salle des convives, un vase à la main. Quel beau vase, pensent les convives. En effet il a été taillé dans un calcaire blanc, très pur, presque transparent – c'est de l'albâtre – et il est surmonté d'un col permettant la fermeture hermétique du vase. Le vase n'est pas petit puisque sa capacité est d'un tiers de litre, le texte de Jean apporte encore cette précision. Que fait Marie ? Elle s'approche de Jésus, elle casse le col du vase et là une odeur suave commence à envahir la salle. Les gens qui s'y connaissent un peu ont repéré l'odeur, ils retiennent leur souffle : *Oh ! c'est du nard !* Ils ont presque envie d'interpeler Marie : *Mais qu'est-ce que tu fais, Marie ?* Mais Marie a son plan.

Elle continue par répandre le parfum sur la tête de Jésus. C'est d'ailleurs une tradition en Orient que lors des fêtes on répand de l'huile parfumée sur la tête des convives. Mais il y a tant de parfum qu'elle en répand aussi sur le corps de Jésus et sur ses pieds. Là, vous voyez que Jésus est à la fête, car généralement, les bains de pieds se faisaient avec de l'eau ; mais Marie lui fait un bain de pieds avec du nard et elle les lui essuie avec ses cheveux. C'est encore Jean qui nous donne ces précisions et il ajoute : *La maison fut remplie de l'odeur du parfum* (12.3).

Vraiment, Marie n'a pas lésiné. Elle n'a pas agi à la « retirette ». Les convives sont surpris : *c'est du vrai parfum !* (en effet du *nard pur*, authentique ; ce n'est pas un mélange à bon marché) ; *mais ça coûte une fortune !* disent encore les gens. Oui, le prix est même indiqué : 300 deniers. Cela équivalait au salaire annuel d'un ouvrier. Quel mari parmi nous a déjà offert à sa femme un parfum d'une valeur comprise entre 50'000 et 100'000 francs ? Marie l'a fait pour Jésus : il n'était pas son mari, mais il était son Seigneur qu'elle aimait tant.

## 2. La signification de ce geste

Nous pourrions nous poser quelques questions au sujet de ce parfum. Sur quel marché Marie avait-elle trouvé un tel parfum ? Et pour quoi, en vue de quoi l'avait-elle acheté ? Ou qui le lui avait donné ? Où le cachait-elle dans sa maison ? (Aujourd'hui si quelqu'un possédait un tel parfum, il louerait un coffre-fort dans les sous-sols d'une banque et y déposerait le vase avec un tel contenu). Nous ne pouvons pas répondre à ces questions, mais si j'essaie de me mettre à la place de Marie, je crois que pour Marie ce vase avec ce parfum avait certainement une immense valeur (encore supérieure à sa valeur marchande de 300 deniers). Le texte dit qu'il était *de grand prix, très précieux*. Je peux y voir une valeur sentimentale en fonction des circonstances et des conditions dans lesquelles il lui avait été offert ou dans lesquelles elle l'avait acquis.

Marie donnait ce qu'elle avait de plus précieux. Elle l'offrait à Jésus de bon cœur et librement : c'était pour lui ! Elle sacrifiait un trésor qui, pour elle, avait une profonde signification ; mais elle y renonçait pour Jésus, car pour lui, rien n'est trop beau, rien n'est trop précieux, rien n'est trop coûteux. Je ne pense pas que quelqu'un parmi nous ait chez lui un parfum d'une valeur de 100'000 francs. Mais nous avons tous des choses précieuses auxquelles nous tenons et au sujet desquelles il nous faut dire : *elles reviennent à Jésus*. Ne serait-ce déjà nos vies. Peut-être aussi nos santés. Même, si nous sommes mariés : le conjoint que Dieu nous a donné. Ou nos enfants, nos petits-enfants. Devant Jésus et en sa présence, je ne pourrai jamais lui dire : *Ce trésor, je le garde pour moi, car il a trop de valeur pour que je le lui donne*.

Nous ne savons pas comment l'idée de casser ce vase et d'en répandre le contenu précieux sur la tête et sur les pieds de Jésus a germé dans la tête de Marie. Il fallait y penser (certes il était de coutume de parfumer la tête des convives qui participaient à une fête). Mais ce qu'a fait Marie prend une tout autre dimension. Je ne peux me l'expliquer autrement que par un mouvement du cœur dans lequel l'Esprit Saint était à l'œuvre. Mais si nous essayions de suivre Marie dans le cheminement de pensée qui a inspiré un tel acte, nous serions quand même enclins à croire qu'il y a eu – aussi chez elle, toute bonne Marie qu'elle fût – un débat intérieur et un réflexe de défense. *Mais tu ne veux quand même pas faire ça, et ce parfum, j'y tiens, je l'ai payé assez cher ou c'est ma mère qui me l'a donné en héritage sur son lit de mort. Je ne peux pas faire cela... Ce parfum, c'est ma propriété – et ma propriété privée – c'est ma possession, c'est mon affaire*.

Dans cette scène sublime deux choses ont été cassées, brisées : le vase ou pour être plus précis, col du vase (*elle brisa le vase*, v. 3) ; c'est le brisement matériel de ce vase. Mais dans le cœur, dans les pensées de Marie se produisit aussi un brisement intérieur. A quel niveau faut-il situer

ce brisement ? Au niveau de son attachement à un bien qui est à elle et à personne d'autre. Au niveau de son droit de disposer de ce bien comme bon lui semble à elle ; elle renonce à ce droit. Au niveau d'une pleine autonomie selon laquelle elle est la seule maîtresse pour prendre toute disposition qui lui convient. Au niveau de sa volonté de décider pour elle-même comme elle l'entend et comme ça l'arrange. Au niveau de la poursuite de ses intérêts propres... Au niveau encore d'une difficulté naturelle de reconnaître que le Seigneur est le Seigneur... et le Seigneur de tout. Ce brisement pesait lourd, bien plus lourd que le brisement matériel !

### 3. La rentabilité du geste de Marie

Le geste de Marie a-t-il été rentable ? (Nous vivons dans un monde où tout est évalué en fonction de la rentabilité.) La question est soulevée par les disciples eux-mêmes. V. 4-5 : *Quelques-uns exprimèrent entre eux leur indignation : « A quoi bon perdre ce parfum ? On aurait pu le vendre plus de trois cents deniers, et les donner au pauvres. » Et ils s'irritaient contre cette femme.* Même dans le cercle restreint des disciples, on remet en cause le geste de cette femme. On réagit à son égard avec indignation et irritation. Et les termes sont vifs : *ils la rudoyèrent, la rabrouèrent, la grondèrent* (fin v. 5). Au point de lui faire de la peine, de la chagriner. L'évangile de Jean nous éclaire sur la source de ce mécontentement : c'est Judas Iscariot qui le répand. *Un des disciples, Judas Iscariot, celui qui devait le livrer, dit alors : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum 300 deniers pour les donner aux pauvres ? »* (12.4). Dans la foulée, Jean ajoute cette appréciation sur la personnalité de Judas ; ce n'est pas reluisant, mais Jean – qui est pourtant le disciple de l'amour – dit : *Il disait cela, non qu'il se mît en peine des pauvres, mais parce qu'il était voleur et que, tenant la bourse, il prenait ce qu'on y mettait* (v. 6).

Et vous, mes chers auditeurs et lecteurs, qu'en pensez-vous ? Etait-ce rentable ? Bien sûr que l'opération n'était pas rentable du point de vue financier... Pourtant du point de vue spirituel : oui ! Ce geste de brisement était rentable... Et je le vois comme imagé encore dans le texte de Jean par cette phrase : *Et la maison fut remplie de l'odeur du parfum* (12.3).

Parlons quelques instants de la rentabilité (*entre* « ») spirituelle du brisement. Nous, en tant qu'église évangélique de la Péliiserie, dès le début – c'est-à-dire quand elle se réunissait encore à Bourg-de-Four – avons préconisé que l'Eglise était au service de Dieu. Ce ne sont pas seulement quelques spécialistes qui sont appelés à ce service, mais chaque croyant qui a mis sa foi en Jésus comme Sauveur et Seigneur : c'est ce que nous appelons *sacerdoce universel*. Oui, chaque croyant – chaque croyante – est invité(e) à prendre sa place dans le service rendu à Dieu, à la maison, dans l'église et dans la société. Ce service commence par laisser à Dieu – à Dieu le Père, à Dieu le Fils, à Dieu l'Esprit Saint – la place qui lui revient : la 1<sup>ère</sup> place, la place de Seigneur ! Je pense que vous comprenez... C'est très beau, n'est-ce pas ! Et nous connaissons tous un chant que nous aimons bien : *Jésus-Christ est Seigneur, il est sorti du tombeau, il est Seigneur...* Mais le problème surgit du fait que nous avons malheureusement la faculté de réduire ces merveilleuses vérités en vérités théoriques. Oui, ce que nous disons est très beau, mais hélas cela dépasse difficilement le cap de la théorie pour arriver à la pratique. Et la difficulté se renforce par le fait que nous ne nous rendons pas même compte. Alors le Seigneur poursuit son action en nous par sa Parole et à l'aide de son Esprit et aussi par les épreuves qu'il nous fait traverser. Et point par point il bat en brèche tout ce qui lui fait concurrence et l'empêche d'être Seigneur en vérité. Par exemple le Seigneur nous dit : *Tu prétends que je suis ton Seigneur, mais tu disposes de ta vie en pleine autonomie, comme si je n'existais pas pour toi. Quand es-tu venu à mes pieds et m'as-tu posé la question humblement et sincèrement « que veux-tu que je fasse » ?* Et le Seigneur nous conduit au brisement sur ce point de notre autonomie et nous fait entrer dans une dépendance de cœur et par amour. De même il agit en nous sur ce qui prend trop d'importance dans notre vie... Il nous rend attentif à

des affections trop fortes, à des passions peut-être. Et là aussi il y a tout un travail intérieur du Saint-Esprit qui nous amène au brisement. Et par brisement successifs, voire quotidiens, le Seigneur nous fait grandir de telle sorte qu'il nous fait sortir des théories pour nous faire entrer dans le vécu de la seigneurie de Christ.

Il ne faut pas avoir peur de ce terme *brisement* comme s'il s'agissait d'une frustration. Car en fait, il s'agit d'une libération ! C'est un beau geste, une belle action ! Le vase contenant ce parfum a été brisé (dans cette maison de Simon le lépreux), non ce n'est pas dommage, ce n'est pas une perte ! Car désormais tous les convives réunis dans cette maison sentent l'odeur de ce parfum excellent. Même les objets, même les tissus sont imprégnés de cette merveilleuse odeur ! Si le vase n'avait pas été brisé, personne n'aurait respiré l'odeur. C'est évident ! Paul écrit aux croyants de Corinthe : *Grâces soient rendues à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ, et qui répand par nous en tout lieu l'odeur de sa connaissance ! Nous sommes, en effet, pour Dieu la bonne odeur – le parfum – de Christ, parmi ceux qui sont sauvés et parmi ceux qui périssent* (2 Co 2.14-15). Nous pouvons donc nous réjouir de cette action que le Seigneur fait en nous, elle contribue à ce que le parfum de Christ se répande pour autant que nous acceptons de passer par le brisement.

Jésus a répondu à ceux qui démolissaient cette femme : *Partout où la bonne nouvelle sera prêchée dans le monde entier, on racontera aussi en mémoire de cette femme ce qu'elle a fait* (v. 9). Et effectivement nous en parlons aujourd'hui. Jésus a voulu que le geste – le beau geste – de cette femme soit raconté ; pourquoi ? Parce qu'il contient cette leçon si profonde du brisement qui est si riche en bénédiction.

Le récit si beau de cette femme est encadré par 2 v. au début et 2 v. à la fin qui vont totalement en sens contraire. Ils nous dépeignent les grands prêtres et les scribes dans leur recherche de pouvoir, leur volonté de régner sur le peuple. Ils n'acceptent pas d'être brisés dans leur ambition, leur volonté de puissance. La fin du passage n'est pas glorieuse non plus : elle nous montre un Judas dévoré par l'amour de l'argent (voir chez Jean) au point de prendre l'initiative de trahir Jésus. C'est abominable ! Pourquoi ? Il n'a pas accepté d'être brisé dans son amour de l'argent. L'enfermement des grands prêtres et de Judas dans leur passion et leur idolâtrie a constitué leur malédiction. Ils ont aussi refusé le brisement qui leur aurait été en bénédiction.

### Conclusion

Mes frères et mes sœurs, nous sommes en chemin avec le Seigneur. Et il est une règle spirituelle que je résume ainsi : nous ne pouvons pas rester sur place, soit nous avançons, soit nous reculons. Mais le Seigneur nous invite toujours à avancer et il nous accompagne sur le chemin du progrès... Paul écrivait aux Thessaloniens : *Nous vous prions et nous vous conjurons – exhortons – au nom du Seigneur Jésus de marcher... de progrès en progrès* (4.1). Ne nous bloquons pas quand dans une circonstance particulière, il nous dit de sa voix aimante et ferme : *Je t'invite au brisement !* Ne nous regimbons pas, mais acceptons-le de sa main car ce brisement contient une bénédiction, que dis-je une résurrection ! Oui, avançons sur ce chemin où Marie nous a précédés. Elle était la femme *assise aux pieds du Seigneur écoutant sa Parole*, quel exemple ! Elle était aussi la femme du brisement ! Là je dis également : quel exemple ! Alors nous aussi, mes frères et sœurs, marchons concrètement, réellement sur ce chemin de la foi en Jésus. Il est Seigneur ! Marchons sur le chemin du brisement et nos familles, nos maisons, nos quartiers, notre église seront remplis de l'odeur du parfum de Christ.

Amen !